RELIGIOLOGIQUES, 31, printemps 2005, 151-172

Nouvelle traduction de la bible et postmodernité

*Chrystian Boyer**

La nouvelle traduction de la bible publiée par Bayard et Médiaspaul en 2001 pourrait bien avoir un impact non négligeable sur la réception de la bible dans le monde francophone. Rappelons qu'une trentaine d'années s'est écoulée depuis la publication des dernières grandes traductions françaises. Cette traduction de la bible est certainement le témoin d'une époque autre que celle qui a vu apparaître ces grandes traductions de la bible devenues *classiques*. Je me suis demandé si des aspects de cette « Bible Nouvelle Traduction » (dorénavant : BNT) — sa médiatisation, le travail de traduction, la composition de ses équipes de traducteurs, la présentation du texte, son apparence extérieure, etc. — pouvaient coïncider avec certaines caractéristiques de la *postmodernité* et s'ils pouvaient être éclairés à l'aide de concepts et idées empruntés à Gilles Lipovetsky, Yves Boisvert, Jean-François Lyotard, Michel Maffesoli, Gianni Vattimo et Umberto Eco[1].

Évidemment, tout ne peut pas être postmoderne dans cette nouvelle traduction de la bible. Certains aspects sont peut-être même résolument *modernes*. Déjà l'idée de faire une traduction *nouvelle* de la bible, de vouloir *innover* en matière de traduction, de vouloir *rompre avec la tradition* en ce qui concerne certaines façons de faire laisse croire qu'on est peut-être encore dans le *culte de la Nouveauté*, l'*impératif du Nouveau*, caractéristique de la modernité, le « pathos du nouveau », comme l'appelle G. Vattimo.

---

* Chrystian Boyer est étudiant au doctorat au Département des sciences religieuses de l'Université du Québec à Montréal.

1 Dans cet article, outre la BNT elle-même, j'ai pris en compte les articles de promotion de la BNT (dépliant publicitaire, dossier de presse, site internet de Bayard) ainsi que les premières réactions à la publication de la BNT parues dans les revues et journaux.

Dans le feuillet publicitaire de la BNT, on parle d'« originalité », d'un « projet unique, fondamentalement différent ». Il faut toutefois rappeler que la postmodernité n'a pas complètement évacué la recherche de la nouveauté. Selon G. Lipovetsky, « le projet post-moderne est obligé d'emprunter au modernisme son essence même, à savoir la rupture : rompre avec le modernisme ne peut se faire qu'en affirmant un Nouveau supplémentaire »[2].

Tout n'est cependant pas nouveau non plus dans la BNT ; celle-ci s'apparente, à première vue au moins, à d'autres entreprises de traduction de la bible en français. L'idée d'une traduction *œcuménique*, par exemple, avait été l'objet d'un projet ayant abouti à la *TOB* en 1975[3]. Aussi, une traduction *non confessionnelle* avait été effectuée dans les années 1950 et publiée dans la collection « La Pléiade »[4]. Quant à l'idée de présenter la bible dans un français contemporain, actuel, c'est un peu ce qu'ont tenté de faire, par exemple, les auteurs de *La Bible en français courant*[5] ou, plus récemment, ceux de la *Bible des peuples*[6]. La BNT se distingue néanmoins des autres traductions de la bible en français par plusieurs aspects, et certains de ces aspects pourraient peut-être faire l'objet d'une lecture postmoderniste.

Experts et spécialistes

Plusieurs grands exégètes français, suisses, belges et canadiens-français ont travaillé à la BNT (Hugues Cousin, Daniel Marguerat, Alain Marchadour, Jean-Pierre Prévost, Jean-Jacques Lavoie, etc.). Mais il est intéressant de noter que la publicité de la BNT ne présente pas cette nouvelle traduction comme le fruit « des plus grands spécialistes de la bible », par exemple, mais plutôt comme le résultat du travail de « plus de 50 *personnalités* d'horizons

---

2 *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, coll. « Folio Essais », Paris, Gallimard, 1993 [1983], p. 177.

3 Paris, Alliance Biblique Universelle / Cerf, 1972 pour le Nouveau Testament, 1975 pour l'Ancien Testament.

4 Paris, Gallimard, 1956.

5 Paris, Société biblique / Alliance Biblique Universelle, 1982.

6 Paris, Fayard, 1998 [1994, *La Bible des communautés chrétiennes*].

différents »[7]. C'est que la BNT compte, parmi ses traducteurs, des gens dont la spécialité n'est pas précisément l'étude de la bible[8]. La *participation d'écrivains* aux côtés d'exégètes bibliques est un des aspects de cette traduction de la bible qui la distingue des traductions plus classiques, comme la *Bible de Jérusalem*[9] ou la *TOB*, qui ne faisaient appel qu'à des spécialistes de la bible. Pourrait-on y reconnaître cette tendance de la postmodernité consistant à relativiser l'importance des *autorités*, des *spécialistes*, des *experts* ? Il n'est pas certain, du moins, qu'on aurait pu assister, il y a seulement vingt-cinq ans, à un projet de traduction de la bible auquel auraient participé des romanciers (Emmanuel Carrère, Marie Ndiaye, Florence Delay), des poètes (Pierre Alféri, Jacques Roubeau, Jacques Brault), des philosophes (Marianne Alphand, Anne Defourmantelle), des dramaturges (Valère Novarina), ou un auteur d'ouvrages de fiction fantaisistes qu'un journaliste de *La Presse* présente avec humour comme « le moins sérieux des écrivains français » (Jean-Luc Benoziglio)[10]. On peut aussi noter que sur la page suivant la page titre de la BNT, les traducteurs sont nommés sans distinction entre *exégètes* et *écrivains*[11]. N'est-ce pas, d'une certaine façon, mettre sur un même pied spécialistes et non-spécialistes de la bible ? Évidemment, les écrivains aussi sont des spécialistes dans leurs domaines, celui du roman, de la poésie... Mais c'est comme si, dorénavant, une entreprise de traduction de la

---

7 Voir le feuillet publicitaire. C'est moi qui souligne. Le contenu du feuillet publicitaire est accessible sur le site internet de Bayard : http://www.biblebayard.com.

8 Chaque livre biblique a été traduit par un tandem formé d'un exégète et d'un écrivain. L'exégète devait d'abord effectuer une traduction littérale du texte biblique à partir de sa langue originale. Cette traduction brute était ensuite envoyée à l'écrivain, qui devait composer un texte en tirant profit de la littérature contemporaine. Il était aidé des commentaires écrits de l'exégète et avait à sa disposition le logiciel américain *Accordance*, qui fournit une analyse de chacun des mots de la bible. Le texte était retourné à l'exégète, et ainsi de suite jusqu'à ce que s'établisse une sorte de consensus. Si l'écrivain pouvait travailler avec pleine liberté les matériaux qui lui parvenaient, l'exégète avait néanmoins toujours le dernier mot sur la version finale. La communication entre exégètes et écrivains se faisait souvent par courrier électronique.

9 Paris, Cerf, 1956, 1973, 1998.

10 J. Floch-Ribas, « Un romancier comique traduit la Bible ! », *La Presse*, 18 novembre 2001, p. B7.

11 La distinction n'est d'ailleurs effectuée nulle part dans l'ouvrage.

bible n'était plus seulement une affaire de *spécialistes de la bible*. Le discours des *experts* semble perdre son caractère d'exclusivité. La bible n'est plus monopolisée par les *autorités dans le domaine*.

Diversité

Alors que les traductions classiques de la bible accordent habituellement la priorité aux considérations d'ordre historique et critique, cette nouvelle traduction veut plutôt mettre en évidence son aspect *littéraire*. Il s'agissait de faire ressortir la diversité des genres et des styles littéraires qu'on retrouve dans la bible, de jouer sur sa polyphonie, la polysémie de son vocabulaire, de montrer la pluralité des auteurs et des livres de la bible. Cette intention paraît dans l'introduction de la BNT (p. 16-17), où Frédéric Boyer, un des directeurs du projet, rappelle que la bible constitue une « collection de livres » qui a toujours gardé « les traces de son pluriel », de sa « polyphonie », qui « ne cache pas sa diversité » et où, dans un même livre, « peuvent s'exprimer plusieurs voix, sur plusieurs registres littéraires et linguistiques ». « Il n'y a pas une littérature biblique mais une profonde diversité », précise-t-il. Il rappelle ailleurs que « ce que nous appelons la Bible, dans notre culture, est une vraie polyphonie. Plusieurs livres, plusieurs voix, plusieurs écritures »[12].

La question ici n'est pas de savoir si cette insistance sur la *diversité* dans la bible est fidèle au texte biblique et pertinente au niveau historique ; elle l'est sans aucun doute. La bible a été écrite sur plus de mille ans, dans des langues différentes, dans des états de la langue différents et comporte des genres littéraires très divers : théâtre, poésie, généalogies, écrits juridiques, lettres de circonstances, archives royales, etc. Avoir voulu proposer une traduction de la bible qui aurait insisté sur *l'unité* des différents livres bibliques et sur leurs caractéristiques communes aurait été tout aussi pertinent. Pour la BNT, on a plutôt choisi de faire ressortir la diversité, les particularismes, l'éclectisme et le caractère composite de la bible ; cette option pourrait bien refléter une sensibilité postmoderne.

On a voulu insister sur la diversité non seulement en ce qui concerne les genres littéraires, les grands ensembles, mais aussi au

---

12 Dossier de presse.

niveau du vocabulaire. Les traductions classiques de la bible ont souvent volontairement uniformisé le vocabulaire biblique[13]. Pour la BNT, on a plutôt favorisé la polysémie. Ainsi, le terme *b*^{e}*rît*, par exemple, que la plupart des traductions rendent simplement par « alliance », a aussi été traduit, dans la BNT, par « pacte », « traité », « accord ». Le terme *hatâ'ṯ*, souvent traduit par « péché », est maintenant rendu par des termes aussi divers que « faute », « écart », « errements », « erreur », « égarement », « gâchis », « manquement », « refus », « tort ». Le terme *nèphèsh*, « âme », devient, selon le contexte, « vie », « je », « moi », désir », « souffle », « être vivant », « appétit », « ventre », « poumons », « gorge ». On a parfois joué sur la polysémie et la diversité des traductions au point même de créer quelques problèmes au niveau de l'intertextualité. Ainsi, l'influence de certains livres sur d'autres n'apparaît parfois plus dans cette traduction. Par exemple, le premier verset de la Genèse, *B*^{e}*re'shît bârâ' 'elohîm 'et hashâmayîm w*^{e}*'et hâ'âres*, généralement traduit par : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre », est rendu dans la BNT par : « Premiers. Dieu crée ciel et terre », rendant imperceptible l'influence de ce verset sur la formation du prologue de Jean, débutant par *En archè èn ho logos*, « Au commencement était la Parole ». Ou encore : Paul est un « envoyé » dans ses lettres, mais un « apôtre » dans les Actes, alors que le même terme grec, *apostolos*, est utilisé dans les deux cas.

Dans cette nouvelle traduction, l'unité et l'uniformité semblent céder le pas à l'éclectisme, au risque que les différents livres bibliques apparaissent comme autant d'écrits autonomes,

---

13 Pour la *TOB*, les traducteurs disposaient d'un lectionnaire qui fournissait deux ou trois mots français pour chaque terme hébreu ou grec ; si les traducteurs décidaient de choisir une autre traduction, ils devaient le signaler au coordinateur (voir la présentation de la *TOB* sur le site internet de l'Alliance Biblique Universelle au http://www.la-bible.net). Même volonté d'uniformisation pour la *Bible de Jérusalem*. Dans l'« Avertissement » de l'édition de 1973, on peut lire : « Dans cette édition, on s'est efforcé de réduire la diversité des traductions que des termes ou des expressions identiques de l'original recevaient parfois dans les éditions précédentes » (p. 13). Visée similaire dans la Nouvelle Segond, où « on a veillé à éviter la multiplication inutile des correspondances », (voir la présentation de cette traduction sur le site de l'Alliance Biblique Universelle).

indépendants les uns des autres[14]. Il s'agissait de « casser l'homogénéisation de la matière biblique à laquelle tendent toutes les traductions depuis quinze siècles », au dire de F. Boyer[15]. La bible, autrefois uniformisée, éclate maintenant en petites unités : il ne s'agit plus d'*un seul livre*, mais bien, comme on peut le lire sur le feuillet publicitaire, de « 73 livres... en 1 volume ». Au grand récit biblique, se substituent une multitude de petits récits...[16]

Froideur moderniste

En abordant la bible sous l'angle de la littérature, plutôt que par le biais confessionnel ou théologique, d'une part, ou rigoureusement scientifique, d'autre part, on semble avoir voulu faire de celle-ci un texte plus vivant, plus proche des lecteurs contemporains. Pour F. Boyer, cette traduction de la bible cherche « à permettre au lecteur d'aujourd'hui de se l'approprier »[17]. Et effectivement, certains lecteurs pourraient bien avoir l'impression que traduire la bible dans la perspective de la littérature contemporaine a permis de renouveler le vocabulaire parfois vieilli et usé de certaines traductions classiques ; de rafraîchir une langue souvent enfermée dans un corset liturgique ou académique ; de rajeunir de vieilles formules et images traditionnelles tellement pleines de sens accumulés depuis des siècles de christianisme qu'elles ont souvent fini par sonner faux ou ne plus sonner du tout ; de redonner vie à un ensemble de textes dont le langage pouvait paraître archaïsant, figé, voire sclérosé ; en sommes, de fournir à la bible l'occasion de parler à nouveau. La langue de la BNT se veut familière au lecteur contemporain, moins opaque, plus concrète : Noé ne construit plus une « arche », mais une « boîte » (Gn 6, 14). Moins austère, moins mystérieuse : les « anges » peuvent (re)devenir des « messagers » (Ex 3, 2). Plus actuelle,

---

14 D'ailleurs, les références parallèles ne figurent plus en marge du texte, mais plutôt dans les notes à la fin du volume.

15 Cité dans H. Tincq, « D'autres mots pour les Ecritures », *Le Monde*, 7 septembre 2001, p. 6.

16 D'ailleurs, comme nom pour cette nouvelle traduction de la bible, F. Boyer avait d'abord suggéré : « Bible : les livres » (V. Marin La Meslée, « La Bible, roman », *Le Point*, no 1512, 7 septembre 2001, p. 108).

17 Cité dans A. Armel, « Polyphonie pour une Bible », *Magazine littéraire*, no 401, septembre 2001, p. 93.

contemporaine : il est question de « lettrés » plutôt que de « scribes » (Mc 2, 6), de « comédiens » plutôt que d'« hypocrites » (Mt 6, 2). Parfois décrispée, moins *politically correct* : dans cette bible, il peut être question de « putains », plutôt que de « prostituées » (Gn 34, 31 ; Pr 6, 26 ; Is 1, 21), en Is 36, 12, les hommes mangent des « étrons », plutôt que des « excréments », et le père du prophète Samuel ne « connaît » plus sa femme, il « couche » avec elle (1 S 1, 19). Parfois les disciples de Jésus ne « croient » plus en lui, mais plutôt lui « font confiance » (Jn 2, 11), et lorsqu'on lui demande un signe, Jésus se permet de répondre : « Plutôt crever ! » (Mc 8, 12). Comme si on avait voulu montrer que la bible pouvait non seulement parler à nouveau, mais aussi encore surprendre ou au moins ne plus laisser indifférent. Comme si on avait voulu, d'une certaine façon, et à l'instar des architectes italiens des années 1940-1950 que mentionne Y. Boisvert, contrer « la froideur moderniste »[18]. Pourrait-on y voir le *Retour du Barbare* ? Ce « barbare », ce « tribal » de M. Maffesoli, qui « dit et redit l'origine et par là redonne vie à ce qui avait tendance à se scléroser, s'embourgeoiser, s'institutionnaliser[19] »...

Parti pris théologique

Un des aspects de la BNT qui la distingue de plusieurs autres traductions est cette volonté de proposer une traduction effectuée *sans parti pris théologique*. On le voit bien lorsqu'on jette un coup d'œil par exemple aux consignes qui ont présidé à la révision, en 2000, de la traduction de la *Bible de l'Épée*, une traduction protestante qui prévoyaient, pour tel ou tel passage, « une traduction étymologique contextuelle pour faire ressortir l'aspect spirituel de l'enseignement donné »[20]. La *TOB* prend aussi position théologiquement en cherchant à réaliser une traduction *œcuménique*, convenable pour les différentes confessions chrétiennes. C'est encore plus évident dans le cas de certaines bibles populaires, comme la *Bible des peuples*, où l'exégèse, au

---

18 *Le Postmodernisme*, coll. « Boréal Express », Montréal, Boréal, p. 15.

19 *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes*, 3e éd., Paris, Table Ronde, 2000 [1988], p. VIII.

20 Préface de la *Bible de l'Épée*, qu'on peut consulter au http://www.chez.com/bibleepee.

service de la foi, cherche à « atteindre le sens authentique du texte sacré » et doit pouvoir « communique[r] ce sens au destinataire de l'Écriture Sainte[21] ». Même les traducteurs de la bible publiée dans « La Pléiade » prennent parti théologiquement en voulant proposer une traduction *non confessionnelle*[22].

Il convient cependant ici de préciser une chose. La volonté d'effectuer une traduction de la bible où n'interviendraient pas de considérations d'ordre théologique n'est pas tout à fait nouvelle. Dans les années 1950, les traducteurs la *Bible de Jérusalem* avaient cherché à faire passer la rigueur scientifique avant toute préoccupation théologique ou doctrinale. Et déjà, à la fin du XIXe siècle, en 1873 précisément, Louis Segond décrivait ainsi la tâche du traducteur de la bible : « Qu'il se dégage des préoccupations dogmatiques, sans avoir souci de ce qui peut plaire ou déplaire aux partis théologiques qui divisent les chrétiens[23] ».

Une entreprise de traduction où n'interviendrait aucune considération d'ordre théologique n'est pourtant pas complètement possible dans les faits[24]. Même si l'exégèse s'est volontairement détachée de la théologie voilà déjà plus d'un siècle, les exégètes proviennent souvent d'un milieu clérical et ont généralement une formation en théologie. Mais concrètement, lors de la traduction de la bible, ces considérations d'ordre théologique ou confessionnel prennent souvent la forme de « détails stratégiques ». Par exemple, dans la dernière révision de la bible de Louis Segond, en 2001, où il est précisé que le vocabulaire a été revu afin de mieux respecter le lecteur de différentes tendances du protestantisme « dans son

---

21 Propos de Jean-Paul II cités dans la « Présentation » de la *Bible des peuples*, p. 7.

22 Dans l'introduction du volume consacré au Nouveau Testament, p. XVII, on peut lire : « nous avons généralement très peu tenu compte des notions [théologiques] élaborées postérieurement aux textes : ceux-ci ne peuvent qu'être obscurcis par celles-là. Les théologiens en effet ont tiré du texte des idées qui n'ont été utiles qu'à leurs édifices notionnels ».

23 Cité dans « La traduction de la bible en français », présentation de la Nouvelle Bible Segond sur le site de l'Alliance Biblique Universelle, http://www.la-bible.net.

24 Voir les propos de F. Boyer dans A. Chottin et *al.*, « Entretien avec Frédéric Boyer et Olivier Cadiot », *Vacarme*, septembre 2001 (http://vacarme.eu.org/article211.html).

intelligence autant que dans sa foi[25] », le terme « Église », qui traduisait *ekklèsia*, a été supprimé, jugé peut-être trop *catholique*, et remplacé par « assemblée ». Même chose pour le terme *hiereus*, qui n'est plus traduit par « prêtre », mais par « sacrificateur[26] ». Ou pour le terme *homologeô,* en Rm 10, 9, qu'on a voulu éviter de traduire par « confesser », et qu'on a plutôt rendu par « reconnaître »[27] ; le verbe « confesser » risquait trop d'évoquer l'acte du prêtre au confessionnal, comme on peut le lire dans la présentation de la Nouvelle Bible Segond par l'Alliance Biblique Universelle[28].

Des choix comme ceux-là ne sont souvent ni plus ni moins fidèles au texte biblique[29]. La prise en compte de considérations théologiques et confessionnelles n'aboutit pas pour autant à une traduction biaisée de la bible. Mais ce qu'il s'agit de remarquer ici, c'est qu'avec la BNT, on est loin de ce type de préoccupations. S'il s'agissait, d'une certaine façon, de faire une traduction *catholique* dans le cas de la *Bible des peuples*, une traduction *protestante* dans le cas de la bible de Louis Segond, une traduction *œcuménique* dans le cas de la *TOB*, ou encore une traduction *non confessionnelle* dans le cas de la bible de « La Pléiade », dans le cas de la BNT, il s'agissait de faire une traduction... *tout simplement.* Une traduction qui veut redonner au texte biblique sa place dans le champ de la littérature française contemporaine, certes, mais une traduction nullement guidée par un parti-pris théologique, ni même *a-théologique*[30]. Il serait peut-être plus juste de parler d'un parti-pris

---

25 « La traduction de la bible en français », présentation de la Nouvelle Bible Segond sur le site de l'Alliance Biblique Universelle, http://www.la-bible.net.

26 Rappelons qu'il n'y a pas de prêtres chez les protestants.

27 « Si tu *confesses* de ta bouche le Seigneur Jésus... » devient « Si, de ta bouche, tu *reconnais* en Jésus le Seigneur... ».

28 « La traduction de la bible en français », http://www.la-bible.net.

29 Le terme « sacrificateur », par exemple, n'est pas nécessairement moins adéquat que « prêtre ». Les prêtres, dans le judaïsme ancien, étaient pour la plupart des gens peu instruits dont le travail au temple consistait presque exclusivement à dépecer et préparer les animaux destinés aux sacrifices. De ce point de vue, le terme « sacrificateur » n'est pas inapproprié pour les désigner.

30 Rappelons que la BNT n'a pas reçu l'*imprimatur* de l'Église catholique.

littéraire. Cette traduction de la bible s'adresse aux « amoureux de la littérature », indique F. Boyer[31]. Selon *Le Nouvel Observateur* :

> Cette Bible nouvelle née de notre monde « désenchanté », cette Bible démaquillée, nomade, ni juive, ni protestante, ni catho, sans étiquette, sans Église, sans secte attachée, sans mode d'emploi, s'adresse à tous les lecteurs curieux, qu'ils soient croyants ou sceptiques.[32]

Il ne s'agissait pas de traduire un texte sacré, un texte détenteur d'une *vérité transcendantale*. Comme le dit F. Boyer :

> [I]l n'y a pas de texte croyant comme il n'y a pas de texte sacré. [L]es textes sacrés ne sont sacrés que par l'utilisation et l'interprétation qu'on en a faites. Il ne sont pas sacrés d'eux-mêmes.[33]

D'ailleurs, la plupart des écrivains ayant travaillé à la BNT ne sont pas croyants. Florence Delay avait même demandé ironiquement s'il fallait être athée pour pouvoir participer au projet[34]. Mais il ne s'agit pas non plus d'une bible *athée*. « Dieu est mort », écrivait Nietzsche, « mais tout le monde s'en fout », ajoute G. Lipovetsky...[35] On retrouve, parmi les traducteurs, des catholiques, des protestants de diverses tendances, au moins un juif (un rabbin), des athées, sans doute aussi des agnostiques. Mais il ne s'agissait toutefois pas non plus de chercher à représenter la diversité des allégeances religieuses. Pour le choix des écrivains, confie Jean-Pierre Prévost, un des directeurs du projet, « il n'a jamais été question de leur appartenance religieuse. Ç'a n'a été, pour aucun d'eux, un critère de sélection[36] ». Si les exégètes ont été choisis selon leur spécialité, les écrivains l'ont été par

---

31 Cité dans P. Lançon, « Dieu reconnaîtra les siens », *Libération*, 6 septembre 2001, p. 2.

32 C. David, « Les habits neufs de la Bible », *Le Nouvel Observateur*, no 1921, 30 août – 5 septembre 2001, p. 9.

33 Cité dans A. Chottin et *al.*, « Entretien avec Frédéric Boyer et Olivier Cadiot », *Vacarme*, septembre 2001 (http:// vacarme.eu.org/article211.html)

34 V. Marin La Meslée, « La Bible, roman », *Le Point*, no 1512, 7 septembre 2001, p. 108.

35 G. Lipovetsky, *L'ère du vide*, p. 52.

36 Cité dans R. Chartrand, « Une entrevue avec Jean-Pierre Prévost : Une réussite franco-québécoise. Grandeurs et écueils d'une nouvelle traduction du texte biblique », *Le Devoir*, 8 septembre 2001, p. F3.

« affinités[37] ». « L'équipe s'est constituée peu à peu autour d'un groupe d'amis. Boyer, Cadiot, Alferi, Carrère, Echenoz et Roubeau formaient le noyau initial[38] », la *tribu* primitive, pour reprendre un concept de M. Maffesoli. Ces individus ont formé le groupe initial non pas parce qu'ils représentaient diverses positions religieuses, ni parce qu'ils étaient tous catholiques — la plupart d'entre eux ne l'étaient pas ; ni même parce qu'ils étaient des experts de la bible ou qu'ils s'y intéressaient — la moitié d'entre eux étaient peu familiers avec cette littérature et ne connaissaient d'ailleurs pas les langues bibliques. S'ils ont formé le groupe initial, c'est vraisemblablement pour la simple raison qu'ils étaient... *amis.* Le projet a pris naissance dans une communauté affinitaire. Quant aux autres individus à qui on a demandé de se joindre à l'équipe, ils n'ont pas non plus été approchés en fonction de leurs croyances religieuses, mais pour la qualité littéraire de leurs travaux, parfois leur originalité, leur style. Certains ont refusé, comme Émmanuel Hocquart, qui a répondu à F. Boyer : « Pourquoi traduire ça ? La Bible est un mauvais livre[39] ». D'autres ont fait part de leur intérêt au projet de leur propre initiative.

Ce qui pourrait bien être postmoderne ici, ce ne serait peut-être pas précisément l'absence de parti-pris théologique, mais plutôt l'absence de parti-pris théologique *unique*, *exclusiviste*, l'absence d'une ligne directrice fondée sur la croyance en la supériorité d'*un seul* discours ou *métarécit* invalidant les autres récits. On pourrait d'ailleurs y voir là un reflet de la société contemporaine où on assiste à « la désaffection des grands systèmes de sens[40] », une époque qui voit s'écrouler la dictature des idéologies exclusivistes et l'hégémonie des grandes religions institutionnalisées, rendant possible — du moins en principe — la tolérance des différences et la coexistence pacifique des particularismes. Chacun fait dorénavant comme bon lui semble, avec ses propres convictions et croyances personnelles.

---

37 V. Marin La Meslée, « La Bible, roman », *Le Point*, no 1512, 7 septembre 2001, p. 108.

38 P. Lançon, « Dieu reconnaîtra les siens », *Libération*, 6 septembre 2001, p. 2.

39 Cité dans P. Lançon, « Dieu reconnaîtra les siens », *Libération*, 6 septembre 2001, p. 2.

40 G. Lipovetsky, *L'ère du vide*, p. 75.

Une autre logique

Absence de lignes directrices donc, non seulement en ce qui concerne toute position théologique ou doctrinale, mais absence de grandes lignes directrices tout simplement, sinon celle, littéraire, consistant notamment à insister sur la diversité et le caractère pluriel des livres, des genres, du vocabulaire de la bible. Encore que cette pluralité qu'on voulait faire ressortir soit loin d'avoir été orchestrée de façon rationnelle et méthodique. À cet égard, la répartition des textes entre les écrivains est significative. On a parfois tenté de faire coïncider les genres des livres bibliques avec les registres d'écriture des écrivains, mais la répartition des textes a souvent été effectuée de façon aléatoire ou selon la sensibilité des traducteurs, suivant leurs goûts et préférences[41]. Ce fut le cas, par exemple, pour le texte du livre de Daniel. Jean Échenoz, qui avait lu ce livre dans la *Bible de Jérusalem*, demanda qu'on le lui confie : « Je l'ai trouvé si beau, dit-il, que j'ai demandé à le traduire[42] ». De même pour le livre d'Ézéchiel, traduit par Marianne Alphant, à qui on avait plutôt demandé de travailler sur le livre de Jérémie : « Je préférais Ézéchiel à Jérémie, dit-elle, à cause de la grande vision des ossements desséchés qu'on lisait la nuit pendant la veillée pascale et qui me faisait dresser les cheveux sur la tête quand j'étais enfant[43] ». On est loin, donc, d'une répartition des textes présidée par un comité central qui aurait pris soin de confier méthodiquement les différents livres bibliques uniquement selon la spécialités des traducteurs, un comité qui aurait, par exemple, confié les livres poétiques aux poètes ou qui aurait tenu à confier aux mêmes traducteurs les livres bibliques rédigés par les mêmes auteurs. Ainsi, l'évangile de Luc et les Actes des Apôtres, deux livres ayant été rédigés par le même auteur, ont été confiés à deux équipes de traducteurs différentes. Ce sont aussi des équipes de traducteurs différentes qui ont traduit les lettres écrites par Paul, par exemple.

---

41 Voir V. Marin La Meslée, « La Bible, roman », *Le Point*, no 1512, 7 septembre 2001, p. 108.

42 Cité dans S. Doppelt, « Traduction Bible, enquête », *Vacarme*, janvier 2002 (http://vacarme.eu.org/article192.html).

43 Citée dans S. Doppelt, « Traduction Bible, enquête », *Vacarme*, janvier 2002 (http://vacarme.eu.org/article192.html).

Les initiateurs du projet de la BNT voulaient faire ressortir la diversité et la polyphonie de la bible, et on retrouve effectivement une grande diversité de genres, de styles, dans cette traduction. Mais cette diversité est loin de constituer un décalque calculé de la diversité que présente la bible dans ses langues originales. Ce n'était d'ailleurs pas l'intention ; il s'agissait plutôt, comme le dit F. Boyer, de rendre « hommage à cette diversité en produisant une traduction non homogène[44] ».

On a vu que l'insistance sur la polyphonie pouvait causer certains problèmes au niveau de la logique intertextuelle. Et selon les critères *conventionnels* de traduction, on s'attendrait à plus d'uniformisation, ne serait-ce que concernant la traduction d'un même terme qu'on retrouve à plusieurs occurrences dans un livre, ou de certaines formules rapportées identiquement dans différents livres[45]. Ce n'est souvent pas le cas dans la BNT. Comme pour cette parole de Jésus que les traducteurs de Matthieu ont rendu par « Ce pain est mon corps », les traducteurs de Marc « Ce pain, c'est moi », les traducteurs de Luc « Ceci est moi qui vous est donné », alors que la formulation est pourtant identique dans le texte grec : *touto estin to sôma mou* (littéralement : « ceci est mon corps »)[46]. On n'a pas non plus toujours respecté le temps des verbes. Ainsi, en Mt 4, 1, la BNT traduit « Jésus *suivit* le Souffle dans le désert », alors que le verbe grec n'est pas à l'actif, mais au passif : « Jésus *fut emmené* dans le désert... (*anèchthè eis tèn erèmon*) par le Souffle »[47].

Lorsqu'on constate que cette nouvelle traduction de la bible s'est effectuée en laissant parfois de côté les critères stricts et rigides de certaines traductions classiques et en utilisant des procédés que la *raison moderne* ne tolère pas, pourrions-nous dire,

---

44 Cité dans A. Chottin et *al.*, « Entretien avec Frédéric Boyer et Olivier Cadiot », *Vacarme*, septembre 2001 (http:// vacarme.eu.org/article211.html).

45 Introduction de la bible de « La Pléiade », p. XVI, concernant le texte du Nouveau Testament : « Nous avons tendu [...] à employer le même mot français chaque fois que l'auteur emploie le même mot grec soit dans le même sens [...] soit dans un sens différent ; et même à employer autant que possible des mots de la même famille en français quand nous avons rencontré des mots de la même famille en grec ».

46 Mt 26, 26 // Mc 14, 22 // Lc 22, 19.

47 Voir M. Gourgues, « Le Nouveau Testament dans la nouvelle traduction de la Bible en français », *Science et Esprit*, vol. 54, no 2, 2002, p. 205-223.

on comprend que toute évaluation de la BNT à l'aide des critères conventionnels de traduction risque d'aboutir à une dépréciation de la traduction, à en juger certains aspects inacceptables. De la même façon qu'évaluer la musique *techno* avec les critères conventionnels en musique pourrait facilement aboutir à la conclusion que *ce n'est pas de la musique*[48], évaluer la traduction de la BNT avec les critères conventionnels de traductologie risque d'aboutir à la conclusion que *ce n'est pas de la traduction*. Ainsi, on ne s'étonnera pas de voir Dominique Barrios, responsable des éditions bibliques au Cerf, qualifier de « schizophrène » la méthodologie de la BNT, celle du binôme ; selon elle, « [l]e même homme, le traducteur, doit être responsable du sens et du style »[49]. On ne s'étonnera pas non plus de voir Michel Gourgues, professeur d'exégèse au Collège dominicain d'Ottawa, rappeler le manque d'harmonisation dans certains passages[50], ou Jean-Yves Thériault, ancien professeur au département des sciences religieuses à l'Université du Québec à Rimouski, critiquer certains choix de traduction[51]. On ne s'étonnera pas non plus de voir Alexis Nouss, professeur au département de linguistique et de traduction à l'Université de Montréal, juger certains textes « inacceptables » et parler d'« incorrection herméneutique » et d'« irrespect de la grammaire ». Ce professeur estime d'ailleurs que « cette traduction pourrait servir d'instrument didactique, car elle illustre ce qu'Antoine Berman appelle les inévitables " *tendances déformantes* " : réarrangement de la syntaxe et des découpages,

---

48 Le *techno* est une musique électronique produite par la répétition et l'agencement d'échantillons sonores de toutes sortes. Voir l'article de Anne Petiau, « Musique techno et postmodernité », *Religiologiques*, no 24, automne 2001, p. 53-70.

49 Cité dans P. Lançon, « Dieu reconnaîtra les siens », *Libération*, 6 septembre 2001, p. 2.

50 M. Gourgues, « La Bible mieux écrite que jamais ? », *Présence Magazine*, vol. 10, no 79, 2001, p. 37. Pour une analyse plus détaillée, voir M. Gourgues, « Le Nouveau Testament dans la nouvelle traduction de la Bible en français », p. 205-223.

51 J.-Y. Thériault, « La Bible - Nouvelle traduction. Une réussite à apprivoiser », *Le Devoir*, 3 novembre 2001, p. D12.

appauvrissement lexical, destruction des rythmes, incongruité des niveaux de langage, etc. [52] ».

Notre époque est caractérisée par une apothéose des rapports de séduction, estime G. Lipovetsky. « Loin d'être circonscrite aux rapports interpersonnels, la séduction est devenue le processus général tendant à régler la consommation, les organisations, l'information, l'éducation, les mœurs. »[53] Dans la BNT, l'idéal d'exactitude philologique, grammaticale et historique cède le pas à une traduction qui semble vouloir *séduire*, par la musique des mots, par une langue poétique, par un texte moins austère que celui des grandes traductions pieuses ou savantes, par un texte *intéressant à lire*. On aurait peut-être affaire à une traduction de la bible dont la qualité se mesurerait à sa capacité à *séduire* le lecteur, plutôt qu'à le *convaincre* par son caractère *scientifique*.

Si on rappelle certains grands principes ou idéaux des traductions classiques de la bible — précision historique et philologique, « rigueur de l'analyse textuelle et exégétique », « respect optimal de la forme et de la structure du texte[54] », « objectivité[55] » — on remarque qu'avec la BNT, on est dans une logique autre que celle, rationnelle, de la modernité. Une appréciation de la qualité de cette traduction semble désormais relever de critères autres qu'exclusivement *scientifiques*. On n'est peut-être pas très loin de l'idée d'*éclatement des grands récits* de J.-F. Lyotard, ces métarécits à fonction légitimante, comme celui de la science.

Avec la BNT, qui, soit dit en passant, ne vise pas à remplacer les autres traductions de la bible, les *règles du jeu*, les *critères de vérité* habituels, perdent de leur exclusivité, de leur importance, semblent évacués, ou peut-être plus justement dévalués. Cette dévaluation pourrait bien, d'une certaine façon, refléter la *crise du modernisme*, résulter du constat d'échec du projet moderniste qui aurait consisté, dans le cas de la bible, à miser sur le *Progrès* et la *Science* afin d'arriver à produire *la* traduction, la traduction *idéale*,

52 A. Nouss, « La Bible — Nouvelle traduction. “ Traduction ”, avez-vous dit ? », *Le Devoir*, 3 novembre 2001, p. D12.

53 G. Lipovetsky, *L'ère du vide*, p. 25-26.

54 « La traduction de la bible en français », présentation de la Nouvelle Bible Segond sur le site de l'Alliance Biblique Universelle.

55 Voir la préface de la bible de « La Pléiade », p. VIII.

parfaitement fidèle aux textes originaux. Comme si on reconnaissait dorénavant les limites du *Progrès*. Comme si le grand récit moderniste avait perdu sa crédibilité. Comme si toutes les connaissances historiques, étymologiques, linguistiques, philologiques, les meilleurs méthodes de traduction, n'aboutiront toujours qu'à une traduction *imparfaite*[56].

Évidemment, les traducteurs de la BNT n'ont pas rejeté du revers de la main les acquis de la recherche biblique, des études scientifiques. Mais on semble y avoir puisé librement, de la même façon qu'on a aussi puisé librement dans la poésie contemporaine, le roman, la littérature d'aujourd'hui. Ainsi, au niveau du vocabulaire, contrairement à une entreprise *moderniste* qui aurait voulu se poser en avant-garde, notamment en rejetant en bloc tout le vocabulaire *traditionnel* pour en proposer un *nouveau*, un *meilleur*, on a plutôt puisé dans la tradition lorsqu'on l'a cru profitable, comme on a aussi puisé dans le vocabulaire contemporain. Par exemple, dans la BNT l'expression grecque *eis tous aiônas tôn aiônôn* est parfois traduite par la formule traditionnelle « dans les siècles des siècles », parfois rendue par des formules plus contemporaines, comme « à travers les âges » (Ga 1, 5) ou « pour tous les temps » (1 Tm 1, 17). On recycle de l'ancien, on fait du nouveau, on utilise des matériaux contemporains ou réutilise des matériaux traditionnels... Comme dans l'art postmoderne que décrit G. Lipovetsky : « La tradition devient source vivante d'inspiration au même titre que le nouveau, l'art moderne tout entier apparaît lui-même comme une tradition parmi d'autres[57] ».

---

56 Lorsqu'on lui demande en entrevue en quoi la démarche de la BNT est différente des tentatives précédentes, F. Boyer répond : « Nous changeons les critères de crédibilité. [...] [Il s'agissait dans d'autres traductions] de restituer le texte biblique avec le plus de précision possible. Et chacun de contester les traductions précédentes au nom de la précision. [...] L'idée était à chaque fois de produire une traduction " plus authentique que les autres ", d'entretenir le fantasme de l'accès à la langue originelle, au texte premier. Nous ne nous situons pas dans ce rapport-là ». A. Chottin et *al.*, « Entretien avec Frédéric Boyer et Olivier Cadiot », *Vacarme*, septembre 2001 (http://vacarme.eu.org/article211.html).

57 G. Lipovetsky, *L'ère du vide*, p. 174.

Procès de personnalisation

Les sociétés occidentales seraient dorénavant régies par une logique que G. Lipovetsky nomme « procès de personnalisation », une logique qui promeut « une valeur fondamentale, celle de l'accomplissement personnel, celle de la singularité subjective ». Le procès de personnalisation fait apparaître des institutions plus souples, plus flexibles, qui imposent le moins de contraintes possibles. L'heure est à la « décentralisation », à la « reconnaissance des particularismes »[58].

On a vu que la BNT n'était pas le produit homogène d'un collectif qu'un consensus confessionnel ou idéologique aurait rassemblé. Et, contrairement aux autres entreprises de traduction de la bible où un comité centralisateur assurait l'uniformité du travail de traduction, dans la BNT une grande liberté a été accordée à chacun des traducteurs[59]. Des réunions furent évidemment nécessaires, pour assurer un minimum d'uniformisation et afin de discuter de problèmes divers ; mais, pour le reste, chaque équipe travaillait sans savoir précisément ce que les autres équipes faisaient[60]. Par exemple, chaque équipe a traduit le terme *'adonây* (un des titres par lesquels Dieu est désigné dans la bible) sans prendre en considération la traduction des autres équipes. Si toutes les fantaisies n'étaient évidemment pas possibles, néanmoins chaque traducteur semble avoir eu le loisir de travailler à la traduction sans avoir à abandonner son style personnel, les modèles narratifs qu'il affectionne, ses préférences littéraires[61]. Jacques Roubeau a traduit le Lévitique comme « un immense bloc de comptines[62] » et a rendu le Qohélet à la manière de la poésie contemporaine ; la romancière Marie NDiaye, qui a vu un conte

58 G. Lipovetsky, *L'ère du vide*, p. 13 et 38.

59 Voir M. Christian, « Et la Bible devint roman », *L'Express*, 30 août 2001, p. 60 ; J. Folch-Ribas, « Une version nouvelle et étonnante de la Bible », *La Presse*, 9 septembre 2001, p. B3.

60 Voir D. Cantin, « Exégètes : le rôle du spécialiste. Mise en mots et fidélité au texte premier », *Le Devoir*, 8 septembre 2001, p. F7.

61 Voir P. Kechichian, « Les " ouvriers " dans le chantier du Livre », *Le Monde*, 7 septembre 2001, p. 7 ; A. Chottin et *al.*, « Entretien avec Frédéric Boyer et Olivier Cadiot », *Vacarme*, septembre 2001 (http://vacarme.eu.org/article211.html).

62 A. Chottin et *al.*, « Entretien avec Frédéric Boyer et Olivier Cadiot », *Vacarme*, septembre 2001 (http://vacarme.eu.org/ article211.html).

dans le livre de Judith, l'a traduit comme tel ; le philosophe et poète Pierre Alferi a traduit les Proverbes comme des adages, s'amusant parfois même à faire rimer certains textes ; Jean Échenoz a présenté les livres de Josué et de Samuel comme des romans, se permettant parfois quelques excentricités[63].

La BNT, qui impose peu de contraintes aux traducteurs et un minimum d'uniformisation dans leur travail, mais accorde plutôt une grande place aux options personnelles de chaque traducteur, pourrait bien être le reflet d'une société qui cherche « de plus en plus à rejeter les structures uniformes et à généraliser les systèmes personnalisés », comme l'écrit G. Lipovetsky[64]. Il est intéressant de remarquer à cet égard que, contrairement aux traductions classiques de la bible souvent présentées comme le résultat d'un travail orchestré par un *organisme directeur* derrière lequel s'effacent les différents individus ayant participé à la traduction[65], dans la BNT, ce sont les *individus* ayant traduit la bible qui sont en avant-plan. Et on n'hésite pas, d'une certaine façon, à les exhiber. Contrairement à l'édition la plus courante de la *TOB*, qui ne mentionne nulle part le nom des différents traducteurs ayant participé au projet, ou à la *Bible de Jérusalem*, qui ne les mentionne qu'au début de l'ouvrage, la BNT les met bien en évidence : leur nom apparaît à l'endos de la couverture, sur la page suivant la page titre, dans le sommaire, et tout au long de l'ouvrage sous le titre de chacun des livres bibliques. La BNT est loin de constituer une traduction anonyme ; il y a des gens derrière, des humains, et on connaît leur nom, on peut les voir[66], on peut les connaître[67], et on est même disposé — presque invité — à reconnaître leur style, leur genre, l'empreinte personnelle qu'ils ont laissée dans leurs traductions.

---

63 Sous sa plume, on verra Samson traiter sa femme de « vache » ! (Jg 14, 18)

64 G. Lipovetsky, *L'ère du vide*, p. 161-162.

65 La *Bible de Jérusalem* est la traduction de « l'École biblique de Jérusalem » ; la *TOB* est une traduction de « l'Alliance Biblique Universelle », etc.

66 Le dépliant publicitaire présente une photo des différentes équipes de traducteurs.

67 Le site internet de Bayard donne une courte biographie de chacun des traducteurs (http://www.biblebayard.com).

Œuvre ouverte

Le procès de personnalisation ne se manifeste pas uniquement au niveau du travail de traduction, dans la présentation visuelle et dans la médiatisation de la BNT, mais régit peut-être aussi la perspective du lecteur. L'appareil de notes, qui figure habituellement en bas de page dans les autres traductions de la bible, est reporté à la fin du volume dans la BNT. Aussi, aucun intertitre ne vient baliser le texte de chacun des livres bibliques. Même les repères traditionnels se font discrets : la numérotation des chapitres et des versets ne figure pas dans le texte, mais en marge, dans une couleur différente du texte. En lisant la BNT, le lecteur n'est donc plus directement exposé ni aux commentaires techniques et exégétiques voulant éclairer le texte, ni à aucune structure imposée au texte par les traducteurs, comme c'est le cas dans les autres traductions de la bible. Cette présentation du texte biblique pourrait bien rejoindre l'idée d'« œuvres ouvertes » d'Umberto Eco, ces œuvres *inachevées*, *en mouvement*, qui « se caractérisent par une invitation à *faire l'œuvre* avec l'auteur », et qui restent ouvertes « à une série virtuellement infinie de lectures possibles : chacune de ces lectures fait revivre l'œuvre selon une perspective, un goût, une " exécution " personnelle »[68].

Certes, la BNT comporte en fin de volume une documentation abondante qui propose divers types d'aide à la lecture. Mais U. Eco précise bien que l'œuvre ouverte

> rend possible une multiplicité d'interventions personnelles, mais non pas de façon amorphe et vers n'importe quelle intervention. Elle est une invitation non pas univoque mais orientée, à une insertion relativement libre dans un monde qui reste celui voulu par l'auteur.[69]

Et n'oublions pas que nous sommes dans l'ère de l'information, une époque « dominée » par l'information, comme l'écrit G. Lipovetsky[70]. Même les traductions protestantes de la bible, comme celle de Louis Segond, qui évitaient les notes et les

---

68 *L'œuvre ouverte*, trad. de l'ital. par C. Roux de Bézieux et A. Boucourechlieu, Paris, Seuil, 1965 [1962], p. 35. Italiques dans le texte.

69 *L'œuvre ouverte*, p. 34.

70 *Le crépuscule du devoir. L'éthique indolore des nouveaux temps démocratiques*, Paris, Gallimard, 1992, p. 68.

introductions[71], comportent aujourd'hui un riche appareil de notes infrapaginales et des introductions critiques. Avec la BNT, c'est le *lecteur* qui est le seul interprète du texte. La BNT comporte plus de quatre cent cinquante pages d'informations diverses (introductions, notes, glossaires, index, tableaux, cartes) ; cependant, non seulement cet appareil critique est-il placé à la fin du volume, mais les appels de note ne figurent plus *dans* le texte, mais plutôt *en marge* du texte, et en petits caractères. La discrétion de ces appels de notes fait demander à un recenseur pour le site internet catholique Foi et Culture : « Qui ira les consulter ?[72] ». Comme si, avec la BNT, le lecteur avait accès à une documentation abondante, mais qu'il restait bien le seul responsable de sa propre lecture. « Le procès de personnalisation fait apparaître un individu *informé* et *responsabilisé* », indique G. Lipovetsky[73].

En guise de conclusion

On a pris l'habitude de nommer les différentes traductions de la bible selon le nom qu'elles se donnent en couverture : la « *Bible de Jérusalem* », la « *TOB* » ; la « *Bible des Peuples* », etc. Lorsque la traduction est effectuée par un seul individu, on nomme la traduction par le nom de son traducteur : la bible « de Chouraqui », la bible « de Louis Segond », la bible « d'Osty », etc. Mais qu'en est-il de la BNT ? Car cette traduction ne se donne pas de nom. À travers la jaquette transparente on peut lire : « la — NOUVELLE TRADUCTION — bible ». Mais une fois la jaquette retirée, « NOUVELLE TRADUCTION » disparaît, et le titre de la couverture devient simplement : « la bible », tout en minuscule. La précision « nouvelle traduction » n'apparaît pas non plus dans les pages de présentation[74]. Il ne faut certainement pas voir dans le

---

71 C'est l'option « texte seul », le principe protestant selon lequel la bible doit être son propre interprète : aucune note ni introduction, mais des références parallèles renvoyant à d'autres passages ou livres bibliques. Ces références se retrouvent à la fin de l'ouvrage dans la BNT.

72 http://catholique-bourges.cef.fr/formations/culture/ communiques.htm.

73 G. Lipovetsky, *L'ère du vide*, p. 159. C'est moi qui souligne.

74 F. Boyer désigne parfois la traduction par « Nouvelle Traduction » dans le dossier de presse. Dans l'ouvrage, « Nouvelle Traduction » (« N. trad. ») ne se retrouve que dans les glossaires, où sont comparées les traductions de certains termes dans huit bibles différentes.

simple titre « la bible » la volonté de se présenter comme *la* bible, *la seule vraie*... Ce titre, ou plutôt l'absence d'un titre plus précis, pourrait bien refléter la volonté de *ne pas nommer* cette traduction, laissant ainsi, peut-être encore sous l'effet du procès de personnalisation, pleine liberté au lecteur non seulement de lire, d'interpréter et de structurer sa bible comme il l'entend, mais aussi de *la nommer* comme il le veut. Et on rencontre déjà, effectivement, dans les articles de revue et de journaux, différentes tentatives : la « Bible des écrivains » ou « BE » (dans *Libération* et *Le Monde*), la « Bible 2001 », la « Nouvelle bible », la « Bible des littéraires » (dans *Le Point*)... Serait-il bien étonnant qu'on la désigne, un jour, comme « la bible postmoderne » ?